« [L]’ars poetica en tant que tel » : de quelques enjeux philosophiques de la poésie pour elle-même

Isabelle Alfandary

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/385>

DOI : 10.4000/cps.385

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2017

Pagination : 199-213

ISBN : 978-2-86820-968-9

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Isabelle Alfandary, « « [L]’ars poetica en tant que tel » : de quelques enjeux philosophiques de la poésie pour elle-même », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 42 | 2017, mis en ligne le 03 décembre 2018, consulté le 10 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/385> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.385>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

« [L]’*ars poetica* en tant que tel » : de quelques enjeux philosophiques de la poésie pour elle-même

Isabelle Alfandary

L’œuvre philosophique de Jean-Luc Nancy n’a cessé de frayer dans les parages de la littérature et de la poésie depuis ses commencements. Dans *Demande*, un ouvrage paru récemment, Jean-Luc Nancy, aidé par Ginette Michaud, a rassemblé des textes épars récents ou plus anciens sur « Littérature et philosophie » qui s’étendent sur près de « trente-cinq années »¹. C’est sur le rapport entre littérature et philosophie que je voudrais revenir pour m’interroger sur un aspect singulier : le rapport que la philosophie de Jean-Luc Nancy entretient à la littérature et à la poésie pour elles-mêmes.

Pour entrer dans le vif du sujet, je ne peux résister à l’envie de citer *in extenso* la page d’introduction à *Demande*, véritable pré-préface, antichambre du livre qui se présente pourtant sous le titre de « Cauda », comme si l’antécédence de l’écriture – j’y reviendrai – était toujours déjà prise dans la circularité d’un dire :

« Philosophie, littérature : demandes

Demandes de l’une à l’autre : désir, attente, sollicitation, prière, exigence éperdue.

Chacune demande la vérité. Chacune demande aussi la vérité de l’autre, de deux manières : chacun interroge l’autre sur sa vérité, chacune détient la vérité de l’autre. Elles se demandent la vérité comme un service, comme une aide, un exemple, une illustration ou une explication ou comme une révélation. Chacune sait pourtant

1 J.-L. NANCY, *Demande. Littérature et philosophie*, p. 9.

qu'elle n'a rien à attendre de l'autre mais n'en persiste pas moins dans sa demande car chacune se sait aussi bien avoir sa vérité hors d'elle. Chacun sait aussi que ce dehors ne nomme ni science ni religion. Il se nomme pour chacune par le nom de l'autre. (Le nom «art» flotte entre les deux, vérité pour sa part manifeste mais silencieuse. Ce dehors silencieux, c'est ce que chacune des deux ne renonce pas à dire»².

Si je me suis permis de lire l'*incipit* de *Demande*, c'est pour donner à entendre la qualité proprement poétique de la prose nancéenne, de la laisser résonner dans sa chambre d'écho propre qu'est la page. Les énoncés à caractère théorique qui s'enchaînent sont servis par le travail de la langue, la performance de l'anaphore, une syntaxe légèrement paratactique, la mise en espace des signes dans l'écrin de l'espace typographique. Cette page de philosophie est écrite à plus d'un titre. Elle s'écrit en même temps qu'elle se met à l'écoute d'une certaine dimension de la langue, d'un certain faire de la parole, d'une *technè*, d'un *poeîn* qui ne s'ignore pas comme tel. Ce faire poétique relève de ce que Hegel cité par Nancy dans *Les Muses* décrit «comme une conciliation qui s'effectue bien sous la forme d'une représentation spirituelle, mais au sein même de la phénoménalité réelle»³. Analysant la nature de l'expérience que constitue la poésie pour la pensée, Nancy précise :

«Pour cela même, la pensée se sent (éprouve son poids, sa gravité) deux fois hors de soi : une fois dans la chose «même» (c'est-à-dire, qui est la même que la pensée en tant qu'elle se fait sentir «chose-dehors», impénétrable, intouchable comme impénétrable), et une seconde fois dans la poésie (en tant que l'assomption sensible du sens même que la pensée ne fait que penser, ou en quelque sorte que «pré-sentir» : mais toute la rigueur hégélienne est de ne pas laisser s'infiltrer ici un «pressentiment» romantique, ou une effusion artiste de la pensée)»⁴.

Ce pré-sentir qui n'est pas tout entier réductible au pressentiment romantique ni à l'émotion hyperbolique loge au cœur de l'expérience de la poésie, de l'expérience que constitue la poésie pour la pensée. Nancy a salué dans *Les Muses* la rigueur hégélienne qui l'a gardé de s'engager

2 *Ibid.*

3 J.-L. NANCY, *Les Muses*, p. 55.

4 *Idem*, p. 56.

sur la pente glissante du «pré-sentir». Il semble pourtant que ce soit ce terrain risqué pour un philosophe que Jean-Luc Nancy se décide à emprunter dans *Demande*. Les différents textes qui composent cet ouvrage manifestent une attention extrême, une sensibilité aiguë au travail de la poésie dans ce que Nancy désignait déjà dans *Les Muses* comme «l'essence sensible» de la production du sens :

«La production, au singulier et absolument, n'est rien d'autre que la production du *sens*. Mais elle s'avère dès lors comme *pro-duction*, comme tension littéralement intenable vers un en-avant (ou un en-arrière du sens) en tant que ce qui le «produit» comme tel, c'est d'abord qu'il soit reçu, éprouvé, bref *senti* comme sens (on pourrait dire: le sens se sent, et la vérité, la *touche* de la vérité, est l'interruption du «se sentir»). Cette tension est intenable, et c'est pourquoi il n'y a pas de poésie qui ne porte que l'extrémité de sa propre interruption, et qui n'ait ce mouvement pour loi et pour technique. Rimbaud est ici forcément exemplaire»⁵.

Cette analyse de la pro-duction du sens propre à la poésie, cette pro-tension intenable du sens entre touchant et touché, cet «en-avant» entre sensation et sens rendent compte philosophiquement du procès du sens à l'œuvre dans le poème et justifient ce que Nancy nomme sa «loi» et sa «technique», dont on comprend à quel point elles sont inextricablement enchaînées l'une de l'autre. Le rapport de la poésie à «l'interruption» qui va de la syncope, terme qu'affectionne Nancy, à la scansion et que d'aucuns pourraient être tentés de considérer comme simple caprice ou pure convention répond à une nécessité tensionnelle qui résulte des conditions phénoménales et sensibles de cette pro-duction du sens en poésie.

Si donc le dire du poème est phénoménalement en avance sur son dit, le récit de fiction est structurellement en retard sur son origine; poésie et littérature étant toutes deux – il faudrait d'ailleurs tenter de débrouiller leurs fils – frappées au sceau de la non-concordance des temps. Il appartient en effet à la structure de tout récit – que Nancy tient pour définitoire du littéraire – que de supposer l'antécédence et se poser comme sa relève :

«Le récit aura commencé avant son récitant, lequel pourtant doit l'avoir précédé: telle est la leçon de la littérature – une leçon que la

5 *Idem*, p. 53-54.

philosophie refuse par principe, reposant elle-même sur la décision d'être contemporaine de son commencement. Le récit, au contraire, dissocie l'origine et le commencement. Quand il commence, il a déjà son origine derrière lui»⁶.

Le récit en tant qu'il est la marque de la littérature, qu'il constitue la littérature comme re-marque de la marque, relève du *toujours déjà* ainsi que la première phrase – d'ailleurs citée par Nancy – d'un célèbre roman français l'atteste : « Longtemps je me suis couché de bonne heure ». *La Recherche du temps perdu* s'écrit, se narre dans l'après, l'après-coup de ce temps auquel nous n'aurons jamais accès, ce temps du « longtemps » qui aura été, sinon sans témoin, du moins sans contemporain, ce qu'avec Lacoue-Labarthe Nancy désigne comme la structure distendue et la part irrécupérable inhérente à toute récitation, cette « distension du présent, cette dilatation de la présence »⁷. On pourrait citer – réciter – de mémoire d'autres *incipit*. Plusieurs d'entre eux affluent sous la plume de Nancy⁸ dans *Demande*.

Dans le même temps qu'elle exclut la coïncidence, la littérature n'ignore pas que « rien n'a précédé » : elle n'idéalise, n'essentialise, ne sacralise pas l'événement originaire que pourtant elle suppose : « L'écriture se consacre à considérer l'événement qui n'a pas eu lieu ou dont l'avoir lieu ne peut que rester conjectural tant il est reculé en deçà de tout vestige, de toute trace qu'on en pourrait trouver. Car l'événement en effet n'est lui-même que l'amorce de la trace, l'entame du langage : l'envoi du sens »⁹. L'événement dont il s'agit pour la littérature, qui agit et agite l'écrivain, le met en mouvement est si reculé qu'il pourrait aussi bien ne pas avoir eu lieu. L'avoir-lieu cesse d'être le critère, s'indifférencie dans le procès de l'écriture.

La proposition nancéenne selon laquelle « [L]a littérature sait que rien n'a précédé » paraît intimement solidaire de celle qui veut que « la suppléance a toujours déjà commencé »¹⁰ comme le soutient l'auteur de *De la Grammatologie*. Entre ces deux énoncés, ces deux savoirs

6 J.-L. NANCY, *Demande. Littérature et philosophie*, p. 67.

7 *Idem*, p. 74.

8 Au début de « Répondre du sens », Jean-Luc Nancy rappelle et glose l'*incipit* de l'*Illiad*e : « Chante, déesse, la colère d'Achille... » (*ibidem*, p. 209).

9 *Idem*, p. 82.

10 J. DERRIDA, *De la grammatologie*, p. 308.

co-extensifs et consubstantiels, l'écriture littéraire se produit. Le désir du « midi absolu »¹¹, de l'origine absolue dont parle Derrida à propos de Rousseau, la littérature ne le connaît pas : elle n'y a pas renoncé, elle ne le tient pas même pour désirable. La *différance* que sous-tend un différend sourd et ancien entre littérature et philosophie, tient à ce non-rapport à l'origine. Le midi absolu de l'écriture, s'il se rencontre au présent passant de l'écriture de fiction ou de poésie, ne coïncide avec rien d'autre que lui-même. Écrire, comme y insiste Nancy, ne consiste pas « à transcrire des données préalables – des événements, des situations, des objets, leurs signification – mais à inscrire des possibilités de sens non données, non disponibles, ouvertes par l'écriture elle-même »¹². Cette proposition critique n'est pas une proposition parmi d'autres : la singularité que l'écriture signifie et qu'elle acte – et dont Jean-Luc Nancy déploie une à une les implications implicites – procède d'une dislocation entre littérature et événement, d'une disjonction entre écriture et avoir-lieu.

Philippe Lacoue-Labarthe dans *La Poésie comme expérience* ne dit pas autre chose au sujet du poème : « Un poème n'a rien à raconter ; ni rien à dire : ce qu'il raconte et dit est ce à quoi il s'arrache comme poème. Si l'on parle d'« émotion poétique », il faut la comprendre comme émoi, ce qui veut dire : absence ou privation de moyens »¹³. D'une certaine manière, ce que Lacoue-Labarthe soutient pour le poème peut être étendu à la littérature tout entière – ce dernier d'ailleurs ne semble pas l'exclure¹⁴ : ce que raconte la fiction n'est pas un récit comme un autre ; non que *La Recherche du temps perdu* ne procède d'un vouloir dire, mais d'un vouloir sans doute plus intransitif qu'il n'y paraît et dont le « pur

11 « Ne pouvant simplement se résoudre à ce que le concept d'origine n'occupe qu'une fonction dans un système situant en soi une multitude d'origines, chaque origine pouvant être l'effet ou le rejeton d'une autre origine, le nord pouvant devenir le sud pour un site plus nordique, etc., Rousseau voudrait que l'origine absolue soit un midi absolu » (*id.*, p. 311).

12 *Idem*, p. 82.

13 Ph. LACOUÉ-LABARTHE, *La Poésie comme expérience*, p. 33.

14 « Pour le dire autrement : il n'y a pas d'« expérience poétique » au sens d'un « vécu » ou d'un « état » poétique. Si quelque chose de tel existe, ou croit exister – et après tout c'est la puissance, ou l'impuissance, de la littérature que d'y croire ou d'y faire croire –, en aucun cas cela ne peut donner lieu à un poème. À du récit, oui ; ou à du discours, versifié ou non. À de la « littérature », peut-être, au sens tout au moins où on l'entend aujourd'hui » (*ibidem*).

vouloir-dire » comme dit Lacoue-Labarthe du poème pourrait faire figure de paradigme.

Qu'il s'agisse de l'émotion poétique ou de l'expérience littéraire, celles-ci ne portent pas, – ne portent jamais – sur un événement qui pourrait être retranscrit, qui aurait été rapporté. La littérature exclut précisément le mode du discours rapporté, même dans le cas où le poète, – c'est le cas de Hölderlin ou de Gertrude Stein –, se laisse traverser par l'altérité d'une parole qui parle en lui, lui dicte ses vers ou ses phrases. Quand même Proust aurait eu l'intention de raconter son enfance, le narrateur Marcel l'en aurait immanquablement empêché: l'écriture en tant qu'elle relaie, instancie, toujours déplace, fait dévier, dériver, différer de soi tout projet simplement mimétique, issu de la bonne *mimesis* platonicienne que Philippe Lacoue-Labarthe a commentée. Le même Lacoue-Labarthe n'a pas hésité à qualifier la poésie d'« interruption de la *mimésis* »¹⁵, non sans ajouter :

« L'acte poétique consiste à percevoir, non à représenter. Représenter, selon au moins certaines des « anciennes rumeurs », cela ne peut se dire que du déjà présent. Ce qui est « en train d'apparaître » ne se représente pas ou alors il faut accorder un tout autre sens à la représentation »¹⁶.

Si la littérature ne raconte, ni ne représente pas, de quoi s'entretient-elle? De l'aura été. Le futur antérieur qu'épingle Jean-Luc Nancy comme temps paradigmatique de la littérature, ce temps que le poème « commémore »¹⁷, pour reprendre le mot de Lacoue-Labarthe, est le temps de l'immémorial, dont Littré précise qu'il qualifie un temps si ancien qu'il n'en reste aucune mémoire. Ce temps si prisé du coup de dés mallarméen (« RIEN N'AURA EU LIEU QUE LE LIEU »¹⁸) est le temps de la supplémentarité par excellence, la forme de la « structure de supplémentarité »¹⁹ que distingue Derrida: « Car d'autre part, la supplémentarité qui n'est rien, ni une présence, ni une absence,

15 *Idem*, p. 99.

16 *Ibidem*.

17 « C'est la raison pour laquelle le poème commémore. L'expérience qu'il est, est une expérience de mémoire » (*ibidem*, p. 35).

18 S. MALLARMÉ, « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard », in: *Œuvres complètes*, p. 474-475.

19 J. DERRIDA, *op. cit.*, p. 348.

l'ouverture de ce jeu qu'aucun concept de la métaphysique ou de l'ontologie ne peut comprendre»²⁰. C'est là le comble de l'écriture que de suppléer à une mémoire immémoriale, à une mémoire à jamais perdue dont elle s'oblige cependant à témoigner dans l'espace du poème ou de la fiction. La notion d'«inévènement» qu'avance Lacoue-Labarthe permet de rendre au plus juste le sens de cette mémoire paradoxale que Nancy appelle du nom de «vestige», que Lacoue-Labarthe qualifie de «vertige»: «En sorte que le vertige est ici l'indice de cet inévènement dont la mémoire, non le simple souvenir, est la paradoxale restitution»²¹.

Il y a dans les pages de *Demande* un souci de la lettre et de son faire propre, son *poeîn*, un soin porté à la langue, à sa *technè*, à son travail singulier. Ce souci ne se rencontre pas couramment dans un discours philosophique, sous la plume d'un philosophe. Non que les philosophes manquent de style, d'un style philosophique qui laisse son empreinte dans la langue – je pense par exemple à la grammaire cartésienne, au parfait équilibre et à la constance quasi-rythmique de la phrase reconnaissable entre toutes. Mais l'écoute poétique de la langue, fût-elle celle d'un texte philosophique, n'est pas donnée à tout philosophe, ne serait-ce parce le travail du philosophe suppose une neutralisation de la dimension poétique, sensible de la langue.

«Philosophie demande»; «littérature demande» écrit Jean-Luc Nancy («Philosophie demande sans cesse que la vérité s'accomplisse (système, architectonique, certitude). Littérature demande qu'elle se poursuive (récitatif, récitation récital)»²²: ces demandes, on l'entend, ne sont pas toutes de même nature. Ce que «littérature» demande est intransitif, ne porte pas à proprement parler sur un objet autre qu'elle-même, si tant est qu'elle puisse se constituer en objet. Littérature et philosophie ne sont pas dans un rapport symétrique à la demande. Mais l'asymétrie est inscrite dans la nature même de la demande: ce titre, cette notion, ce singulier à valeur d'insistance de la demande consonne avec la demande dans son articulation au désir telle que Lacan l'élabore dans le séminaire sur «Les formations de l'inconscient», depuis son écart, sa différenciation d'avec le besoin. La demande, si l'on suit Lacan,

20 *Idem*, p. 347.

21 Ph. LACOUÉ-LABARTHE, *op. cit.*, p. 36.

22 J.-L. NANCY, *Demande. Littérature et philosophie*, p. 11.

commence à se formuler à partir de l'Autre²³. Cependant la demande n'est pas sans faire problème entre elles, car ainsi que l'écrit Nancy, si « la raison demande la poésie »²⁴, la poésie, quant à elle, ne demande rien.

Plus encore, la poésie nie que l'accès au sens puisse passer par une autre voie que la sienne propre, ce qui n'est pas le cas de la philosophie. Et Nancy de citer de mémoire Descartes : « Il y a en nous des semences de vérité : les philosophes les extraient par raison, les poètes les arrachent par imagination, et elles brillent alors avec plus d'éclat (récité de mémoire). La poésie n'admet rien de réciproque »²⁵. La poésie est en tant qu'elle refuse (« ce refus est la poésie »²⁶), est pour autant qu'elle est « inadmissible », pour reprendre le vocable dont l'a superbement affublée Denis Roche.

Dans *Demande*, Nancy semble chercher à embrasser toutes les dimensions de la littérature, et pas seulement de la Littérature majuscule : du livre au poème, de la création à la réception, poétique et esthétique sont inlassablement tenues ensemble, traversées dans leurs entrelacs, leurs recoupements, leurs plis infinis : la passion de la littérature qui s'y éprouve est inséparable du désir d'entendre la demande de la littérature pour elle-même, d'embrasser la multiplicité des dimensions du fait et du procès littéraire, sans négliger des aspects couramment négligés par la philosophie, et volontiers relégués, abandonnés à la critique littéraire telle que la lecture ou la prosodie. Là réside sans doute la singularité de l'approche propre à Nancy : circonscrire l'événement de la littérature comme l'événement de sa demande. J'en veux pour preuve ce bref article de 2013, sobrement intitulé « Pour ouvrir le livre », qui considère les positions de la lecture et s'ouvre sur un mode quasi-oulipien à la manière d'un « Livre, mode d'emploi » :

« Lorsque le livre est fermé, on a trois possibilités. Ce mini-traité de phénoménologie de la lecture qui envisage tour à tour la lecture comme récitation, comme sondage, comme déchiffrement continu appréhende en les dédoublant les modalités que recouvre ce que lire veut dire : "Nous pratiquons les trois possibilités, simultanément, alternativement, sans toujours le savoir. Nous lisons en psalmodiant doucement le texte quelque part au fond de la *camera oscura* qui filme

23 J. LACAN, *Le Séminaire : Livre V. Les formations de l'inconscient*, p. 94.

24 J.-L. NANCY, *op. cit.*, p. 177.

25 *Idem*, p. 145.

26 *Idem*, p. 159.

le texte, nous sommes saisis au hasard par un mot, par un tour de langue où nous recueillons une espèce d'augure qui ne concerne pas notre vie mais le sentiment d'un possible et inédit surcroît de sens. Et nous continuons à tourner les pages, gardant le livre ouvert, pour autant du moins que nous désirons poursuivre. Et nous le désirons si nous sommes entrés dans le livre»²⁷.

Le «rapport» du livre au lecteur, rapport complexe, asymétrique et rapport d'inclusion, n'est pas indifférent à l'expérience poétique, ni à la littérature comme expérience, même s'il ne se limite pas à elle. «Un texte de pensée – ce qui ne veut pas dire un document d'information – ne va pas sans rythme, sans allure, sans inflexion ni sans évocation d'images ni mobilisation d'affects». Jean-Luc Nancy cite deux phrases de Merleau-Ponty qu'il commente : «Seul le motif central d'une philosophie, une fois compris, donne aux textes du philosophe la valeur de signes adéquats? Il y a donc une reprise de la pensée d'autrui à travers la parole, une réflexion en autrui, un pouvoir de penser d'*après autrui*, qui enrichit ses pensées propres»²⁸.

Cet exemple («par exemple») que convoque et glose Nancy a pratiquement valeur d'hapax dans l'histoire de la philosophie. La poéticité, l'efficace poétique du texte philosophique lues du point de vue de la phrase, de cette unité rhétorique, quasi-prosodique, sont exceptionnellement l'objet d'un commentaire philosophique. La philosophie en effet procède du tabou de la langue pour elle-même, du refoulement de la dimension du signifiant, du travail de la lettre dont Nancy montre pourtant combien il n'est pas indifférent à la production du sens philosophique. Les deux phrases de Merleau-Ponty n'ont certes pas été choisies au hasard : la notion de «signes adéquats» mérite qu'on la commente dans le contexte qui nous occupe. L'adéquation du signe au sens, cette adéquation qui est l'objet de toute écriture philosophique, dont la possibilité est la condition de la philosophie ne va pas sans croiser, recouper le champ incertain et inédit du signe comme poème. «Cette phrase, nous n'en comprenons pas seulement le sens, mais elle se communique à nous sensiblement par des mots comme «reprise» ou «réflexion en», par les italiques de «d'après», etc. On pourrait dire

27 *Idem*, p. 97.

28 *Idem*, p. 98.

que la phrase fait ce qu'elle dit... »²⁹. Se mettre à l'écoute d'une phrase philosophique, d'un énoncé philosophique du point de vue de son efficace performative n'est déjà pas monnaie courante, se rendre attentif à son phrasé, ce que Nancy appelle explicitement son rythme, l'est moins encore. Dans ce commentaire précis et plus largement dans *Demande* il apparaît que la poéticité telle qu'envisagée par Nancy ne se réduit pas à la seule performativité de l'énoncé qui relèverait d'un modèle idéal de communication, où l'adéquation du mot à la chose serait alignée sur le modèle de l'*aedequatio rei et intellectus*. La communication philosophique pour ce qui concerne sa part « sensible » ne relève pas uniquement d'un modèle performatif. Cette mise en acte de la lettre que signifie la littérature (« Car cette dernière ne porte pas son nom pour rien : elle met la lettre en acte »³⁰) n'est pas réservée à la parole littéraire ; elle n'exclut, ni n'épargne la discursivité philosophique, quand même la philosophie s'en défend. En tant qu'elle s'écrit en langues, la philosophie n'est pas à l'abri, ni à l'écart du travail de la lettre même si ce n'est pas là sa visée propre ni primordiale. Le signifié pur n'existe pas ainsi que le soutient Derrida :

« [M]ême s'il n'y a jamais de signifié pur, il y a des rapports différents quant à ce qui du signifiant se donne comme strate irréductible du signifié. Par exemple, le texte philosophique, bien qu'il soit en fait toujours écrit, comporte, précisément, comme sa spécificité philosophique, le projet de s'effacer devant le contenu signifié qu'il transporte et en général enseigne »³¹.

Le texte philosophique n'est pas un exemple parmi d'autres : il se propose et se produit comme neutralisation de la dimension du signifiant ; c'est de l'idéal de transparence du signifié à lui-même qu'il procède et c'est cet idéal qui fonde la possibilité même du discours philosophique comme discours sans équivoque, ni séduction. La querelle platonicienne avec la figure du Sophiste inaugure cet idéal d'un discours sous le midi du sens. Ce que Derrida appelle le « surplomb de la langue »³² auquel chaque

29 *Idem*, p. 99.

30 *Ibidem*.

31 J. DERRIDA, *op. cit.*, p. 229.

32 J.-L. NANCY, *op. cit.*, p. 99 : « Quand nous parlons de l'écrivain et du surplomb de la langue auquel il est soumis, nous ne pensons pas seulement à l'écrivain dans la littérature ».

écrivain est soumis³³ – et par écrivain il faut entendre chaque auteur de discours qu'il soit littéraire ou philosophique: «Le philosophe, le chroniqueur, le théoricien en général, et à la limite tout écrivain est ainsi surpris»³⁴.

De ce point de vue, du point de vue du surplomb aveuglant qui est celui de la langue pour quiconque la parle et a fortiori la parle à l'écrit, la performativité n'est pas toujours, ni simplement heureuse, comme dans le cas du performatif, ce qu'Austin appelle d'un adjectif superbe *felicitious*. Cette part en tant qu'elle excède est de l'ordre d'un reste, d'un point aveugle, d'une surprise (Derrida). Une part de ce qui est dit dans ce qui est dit échappe, surprend, excède la visée de l'écriture tout en y participant, y prenant sa part. Cette part est la part poétique, poématique, la part d'un *poein* qui s'ignore en tant qu'il s'excède, qu'il ne se domine pas, ne se réduit pas: irréductible, incommensurable et inséparable de l'économie et de l'empreinte propre de toute marque, de chaque style, qu'il soit philosophique ou littéraire. Même si cette part, la part du poème, du poétique ou du poématique est délibérément refoulée dans l'écriture philosophique, elle reste irréductible, inexpugnable à toute parole – fût-elle spéculative.

Dans une note qui pourrait passer inaperçue tirée du chapitre «Calcul du poète», après avoir déclaré que «[L]a poésie est autre chose que la poésie, autre chose aussi que la pensée», Nancy précise le sens de cet apparent paralogisme par un détour:

«C'est ainsi que je passe ici, délibérément, à côté de l'interprétation heideggerienne de Hölderlin. Je ferai seulement remarquer que cette interprétation, considérée indépendamment de ses thèmes, laisse toujours de côté, pour sa part, la poétique de Hölderlin, même lorsqu'elle y fait, rarement, allusion [...], et même lorsqu'elle prend des précautions au sujet de la nature poétique des textes qu'elle interprète philosophiquement (par exemple dans l'interprétation au cours sur l'hymen "Germanie"). Je reviendrai ailleurs sur le rapport ou non-rapport de Heidegger à l'*ars poetica* en tant que tel. Par ailleurs, je risque ce bref essai en franc-tireur (c'est-à-dire en ignorant) des études proprement techniques de la poétique holderlinienne [...]. D'une manière générale, toutefois, je ne prétends pas proposer, une véritable "interprétation de Hölderlin": je laisse volontairement trop

33 *Ibidem*.

34 *Ibidem*.

d'aspects de sa pensée. Hölderlin est ici à mi-chemin entre le thème et le prétexte»³⁵.

Ce faisant, Nancy se démarque de Heidegger. La poésie occupe dans l'œuvre heideggerienne une place tout à fait singulière. C'est le cas d'*Acheminement vers la parole*, où Heidegger lit longuement des poèmes de Georg Trakl et de Stefan George. L'«expérience poétique» est conçue comme un accès privilégié à la parole: «l'expérience poétique de Stefan George nomme quelque chose d'archi-ancien, qui a déjà atteint la pensée et, depuis, la tient prisonnière – mais d'une manière toutefois qui nous est devenue autant habituelle que méconnaissable»³⁶. Poésie et pensée sont envisagées dans la tradition schlegelienne depuis leurs affinités électives.

Le commentaire qu'Heidegger livre des poèmes de Georg Trakl ou de Stefan George ne prend pourtant que peu en compte les aspects stylistiques ou prosodiques³⁷ et évacue la question de la forme sur un mode purement descriptif³⁸. Heidegger ignore ou feint d'ignorer la dimension énonciative et prosodique du poème et ne s'acquitte de la forme poétique que par un rapide relevé. Rien dans sa lecture ne renvoie au genre poétique proprement dit, ne prend en compte la forme versifiée dans sa relation au sens. La signification ne s'élabore que depuis la séquence de la phrase, l'énoncé, avec une insistance particulière sur le mot. Ce que Heidegger appelle «Poème», qu'il écrit en recourant à la majuscule supposément lyrique, ne doit pas grand-chose à son appartenance générique, mais s'entend comme l'héritage de la conception de l'*Athenaeum*³⁹. Le vocable «Poème» recouvre

35 *Idem*, p. 111-112.

36 *Idem*, p. 169.

37 À propos du poème de Trakl «Un soir d'hiver»: «Le poème est formé de trois strophes. Leur mètre et leur versification peuvent être exactement déterminés d'après les schémas de la métrique et de la poétique. Le contenu du poème est intelligible» (*idem*, p. 19).

38 Au sujet du poème de George, «Le mot»: «Le poème consiste en sept strophes de deux vers. Les trois premières sont clairement détachées des trois suivantes; les deux triades, à leur tour, s'opposent ensemble à la septième et dernière strophe. Le mode sur lequel nous allons ici brièvement – mais aussi tout au long des trois conférences – parler avec le poème ne prétend en aucune manière être scientifique» (*idem*, p. 146).

39 Le commentaire heideggerien du Poème comme parole pure peut se lire comme l'accomplissement de la maxime schlegelienne consignée au fragment 252 de *L'Entretien sur la poésie*.

sous la plume de Heidegger la Littérature avec une majuscule, ce que Lacoue-Labarthe et Nancy appellent «la littérature considérée comme l'essence de l'art»⁴⁰. Dans la conception romantique dont il hérite, «Le Genre littéraire est la Littérature elle-même, *L'Absolu littéraire* – la «vraie littérature»⁴¹. C'est l'intention poétique qui fait le Poème, non la structure prosodique, tenue pour pratiquement ornementale.

Déclarant non sans une certaine provocation que «la poésie est autre chose que la poésie», Nancy constate que la poésie est lue philosophiquement, et que cette lecture manque une dimension de la poésie que je qualifierais d'«en tant que telle». Il y a dans cet oubli de la prosodie qui caractérise un certain type de lecture philosophique une manière d'approche du poème qui resterait sourde à sa «demande»: Heidegger insiste au sujet d'un poème de Trakl sur son caractère «intelligible» manifestant son attention du contenu, réduisant le poème à son énoncé. À propos de Hölderlin, Nancy souligne d'ailleurs les limites philosophiques non tant de la lecture que de celles du texte lui-même:

«À cet égard, on peut être tenté de penser que Hölderlin, dans l'ordre de la pensée – et que cette pensée concerne l'*ars poetica* ou bien des motifs proprement philosophiques –, s'essouffle bien souvent dans la recherche d'une construction dialectique et spéculative dont il ne trouve à proprement parler ni la figure ni la démarche exacte, à la différence de ses deux amis philosophes tout proches, Schelling et Hegel, avec lesquels il a partagé le commun idéal post-kantien du «système». On n'aura sans doute pas tort d'y voir une espèce de maladresse et d'impasse de la voie philosophique comme telle. Hölderlin ne sait pas vraiment y faire en *ars philosophica*»⁴².

L'*ars poetica* n'est donc pas simplement traduisible, ni interprétable en *ars philosophica*: le «comme tel» du poème n'équivaut pas au «comme tel» du discours du système, de la «question philosophique»⁴³. L'*ars poetica* ne se limite pas à la *technè* poétique mais s'avère la condition, voire la forme du calcul de la poésie, calcul aussi incalculable que minuscule: «C'est toujours, en quelque sorte, le calcul d'un point exact de fuite ou

40 J.-L. NANCY et Ph. LACOUÉ-LABARTHE, *L'Absolu littéraire*, p. 265.

41 *Idem*, p. 277.

42 J.-L. NANCY, *Demande. Littérature et philosophie*, p. 212.

43 *Idem*, p. 113.

de tangence : la coïncidence du sens incalculable et d'une brève parole»⁴⁴. Même si le philosophe se défend de ne pouvoir parler avec « une grande précision technique de la langue ni de la prosodie de Hölderlin, c'est-à-dire en fin de compte de son *ars poetica* », il ajoute : « Mais on ne saurait trop insister sur le fait que c'est en elles, langue, prosodie, rythmique, c'est à même les mots et le chant que se disposent le ton et le tact de sa poétique – c'est-à-dire de sa pensée, le dehors de sa pensée, sa pensée hors de pensée »⁴⁵. Ce « ton » et ce « tact », effets du calcul poétique, de l'unité prosodique, n'est pas simplement technique, ni métrique ou rimique. À cet égard, le poète est un technicien paradoxal, un technicien de l'impossible : « Le poète doit être technicien de ce *kairos*. [...] Une *technè* qui sache s'y prendre avec le *kairos* »⁴⁶. La mesure du poème se communique au-delà, en deçà de la description, de l'explicitation de la prosodie savante. Quelque chose de la mesure échappe à toute mesure. C'est à ce point exact, exquis que le philosophe-lecteur peut toucher à la pensée poétique, à la pensée en tant que poème, sans la rabattre à toute force sur l'ordre d'une discursivité thétique.

Les unités prosodiques sont ici considérées pour elles-mêmes : le « Calcul du poète » est l'objet du pari philosophique que fait Jean-Luc Nancy. Celui de spéculer sur le sens de la rime, sur « la conjonction – la rime – de ce face-à-face »⁴⁷, sur « la coupe, oui – le vers »⁴⁸. C'est à ce prix que l'*ars poetica* devient partageable entre philosophie et poésie ; la condition étant de le considérer pour lui-même, d'interroger le sens de ce qui est tenu habituellement pour conventionnel, de prendre au sérieux ce que les poéticiens désignent du nom de « contrainte » que sont rime, mètre et syncope. « [C]ondition d'unité et de passage »⁴⁹ comme les qualifie Nancy, mètre et rime procèdent d'un schème qui n'est pas de pure convention, mais ordonne le désordre de l'expression, la mesure de l'incommensurable : « La grandeur absolue est l'exactitude de la réunion d'une convenance et d'un écart : la convenance de l'écart selon lequel une présence, l'être-même se présente, se tient là, évidente, et s'éclipse

44 J.-L. Nancy, *Demande. Littérature et philosophie*, p. 116.

45 *Idem*, p. 125.

46 *Idem*, p. 172.

47 *Idem*, p. 130.

48 *Idem*, p. 173.

49 *Idem*, p. 131.

en ce même lieu, en ce même instant, dans l'unique passage du sens»⁵⁰. La singularité de la langue est prise en charge par l'*ars poetica*, par l'*ars poetica* comme dimension de l'«en tant que tel» qui dit la singularité pure, injustifiable, incalculable du poète qui ne peut que s'excuser, ainsi que le fait Hölderlin, de ne pas pouvoir «faire autrement»⁵¹. Notons que dans «Calcul du poète», Nancy est l'auteur de la plupart des traductions des vers qu'il commente: le geste réflexif devient dès lors inséparable d'un traduire qui n'est pas une traduction en langue philosophique mais d'une traduction vers la langue maternelle du philosophe-traducteur. Ce mouvement n'est pas de pure forme: il trahit, *traduit*, manifeste un transfert irrésistible qu'a suscité la réflexion tout sauf dialectique des formes de la poétique sur la littérature «en tant que telle».

Bibliographie

AUSTIN John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Paris: Seuil, 1991 (1^{re} éd. 1962).

DERRIDA Jacques, *De la grammatologie*, Paris: Minuit, 1967.

LACAN Jacques, *Le Séminaire: Livre V. Les formations de l'inconscient*, Paris: Seuil, 1998.

LACOE-LABARTHE Philippe, *La Poésie comme expérience*, Paris: Christian Bourgois, 2004 (1^{re} éd. 1986).

LACOE-LABARTHE Philippe et NANCY Jean-Luc, *L'Absolu littéraire*, Paris: Seuil, 1978.

MALLARMÉ Stéphane, «Un coup de dés jamais n'abolira le hasard», *Œuvres complètes*, Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

PROUST Marcel, *À la recherche du temps perdu*, t. 1, Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987.

ROCHE Denis, *La Poésie est inadmissible*, Paris: Seuil, 1998.

50 *Idem*, p. 130.

51 «Il faut aussi rappeler ce que lui a même écrit en tête de «Fête de paix»: «Si pourtant certains devaient trouver ce langage trop peu conventionnel, je dois leur avouer que je ne puis faire autrement. Dans une belle journée, presque toutes les façons de chanter se font entendre et la Nature, d'où cela est issu, le reprend aussi» (*idem*, p. 126).